

UPA – Atelier Regards croisés – décembre 2020 & janvier 2021

Impressions de lecture à propos du "Désert des Tartares" de Dino Buzzati (1906 - 1972)

écrit en 1939, publié en Italie en 1940 et en France en 1949

Les textes apparaissent dans l'ordre chronologique où ils ont été émis

D'abord une chanson de Jacques Brel : <https://www.youtube.com/watch?v=b5cPA5vuCLo>

Notre premier choix sur le thème de l'attente et de l'inattendu est un roman devenu classique bien que peu conformiste à bien des égards.

Le texte est découpé en trente chapitres, de tailles très inégales, dont le nombre de pages n'est absolument pas proportionnel au temps qui s'y écoule, manière de traduire la distorsion entre temps physique et temps ressenti. Mais la construction temporelle est parfaitement linéaire.

Ni temps ni lieu précis ; on sait seulement qu'il s'agit d'un fort défendant une frontière dans un fond de vallée, et que l'action se déroule sur une trentaine d'années, sous le règne d'un roi anonyme.

Le rapport avec l'attente est évident. Mais qu'attend-on au juste ?

L'originalité et l'intérêt de ce roman tiennent au fait qu'il se déroule dans deux dimensions, étroitement imbriquées et pourtant bien distinctes. C'est un roman à la fois fantastique et existentialiste – Buzzati était proche de Camus qui a transposé sa pièce "Un cas intéressant".

Au niveau fantastique et onirique, le paysage grandiose et inquiétant, magnifiquement décrit, tout droit sorti d'un tableau de Caspar David Friedrich : montagne, rochers, neige, glace, "eau qui chante", et, au fond de cette vallée romantique, un fort Bastiani lointain et difficilement accessible, dont l'architecture complexe et l'administration font penser à Kafka.

Le jeune lieutenant Giovanni Drogo y est nommé par erreur (ou par hasard) au sortir de l'école militaire, avec l'intention d'en partir au plus vite : aucune carrière brillante en perspective face à l'absurdité de la vie militaire incarnée par le sergent-major Tronk - « la torpeur des habitudes » - , et surtout aucune possibilité de fait glorieux dans ce fort qui n'a jamais servi à rien, surplombant une zone désertique au-delà de laquelle vit un peuple hypothétiquement hostile, dont on ne sait rien sauf le nom qui lui a été autrefois attribué – les Tartares, c'est à dire les pires barbares, ceux après le passage desquels l'herbe ne repousse pas. Brr !!! Une "frontière morte", mais « on oublie qu'une frontière est toujours une frontière et qu'on ne sait jamais... ».

C'est ce "on ne sait jamais" qui va nous faire basculer dans la dimension existentialiste du roman.

« Ici, c'est un peu comme un exil, il faut bien trouver une sorte de dérivatif, il faut bien espérer quelque chose » dit à Drogo le commandant Ortiz. L'attente de l'assaut des Tartares, et l'espoir du moment de gloire qui accompagne la bataille, constituent « l'heure miraculeuse qui sonne une fois au moins pour chacun. À cause de cette vague éventualité qui, avec le temps, semblait se faire toujours plus incertaine, des hommes faits consumaient ici la meilleure part de leur vie. »

Cette attente d'un illusoire destin héroïque est une allégorie de la vie qui passe, de « l'irréparable fuite du temps », et donc de la mort, qui est le véritable objet de l'attente.

Le temps qui passe et une fin inéluctable sont des thèmes récurrents dans l'œuvre de Buzzati ("Un Amour", et aussi de nombreuses nouvelles ("K") et pièces de théâtre.

Ils sont ici omniprésents : le vieux tailleur sent dès le premier quart du texte que Drogo ne repartira pas ; Lazzari (épisode du cheval) meurt abattu par la bêtise militaire ; et surtout Angustina, qui lui aussi a refusé de partir, et meurt "glorieusement" (et inutilement) lors d'une fausse alerte, suite à laquelle « dans le fort, tout stagne à nouveau au rythme habituel des jours ».

Le personnage d'Angustina revient à deux reprises en rêve en compagnie du "petit palanquin", figure annonciatrice de la Camarde. Moments surréalistes et décisifs, de même que les visions opposées - ville bruyante et grise contrastant avec les « miraculeux présages » portés par la montagne et les murs du fort « qui s'élevèrent lentement vers le zénith » -, qui amènent Drogo à prendre, face au médecin, la décision fatale (« Je me porte bien et je veux rester »).

Trente ans passent, les Tartares sont enfin sur le point d'attaquer, mais Drogo, malade, doit quitter le fort contre sa volonté, humilié par l'ordre de son supérieur, tandis que la préparation du combat met la troupe en effervescence... et fait de son départ un événement inaperçu.

« Plus rien, absolument plus rien ne lui importait ». Le sommeil tranquille d'un enfant lui rappelle sa propre enfance, sa solitude et sa vie faite d'échecs. Drogo a tout raté à force d'attendre un moment glorieux qui arrive trop tard, au lieu de saisir les opportunités qui se présentaient ; ce jeune enfant endormi, à l'inverse, symbolise la vie qui s'éveille avec tous ses possibles.

C'est par ce qui devait être « un soir de bonheur, même pour les hommes qui n'avaient pas beaucoup de chance », ciel bleu, air embaumé, alors que « tout le monde, d'une façon ou de l'autre, avait une raison, même petite, d'espérer, tout le monde sauf lui », alors qu'il est sur le point de fondre en larmes, c'est à ce moment précis que surgit « une nouvelle pensée, celle de la mort ».

« La route de Drogo avait atteint son terme », il allait peut-être livrer, dans la solitude de sa chambre, « la bataille définitive qui pouvait racheter sa vie entière ». Et Drogo va en soldat à la rencontre de « l'ultime ennemi », afin que « au moins, [son] existence fourvoyée finisse bien ».

« Courage, Drogo ! »

Émouvant dernier chapitre, où s'exprime la dimension à la fois tragique et joyeuse de l'inéluctable enchaînement de la vie et de la mort. Drogo trouve enfin un sens à sa vie, dans ses ultimes instants de face à face avec la mort : « L'attente inquiète sur les glacis du fort, l'aride exploration de la plaine désolée du Nord, les soucis au sujet de la carrière, les longues années d'expectative ne furent plus qu'une pauvre chose. Il n'y avait même plus besoin d'envier Angustina. (...) Il était bien plus ambitieux de finir bravement dans les conditions où se trouvait Drogo, dévoré par la maladie, exilé parmi des inconnus. »

Ce sentiment de commettre enfin un acte dont il puisse être fier lui apporte joie et apaisement, effaçant l'absurdité de sa vie passée et lui donnant la force de regarder la mort en face.

« Giovanni redresse un peu le buste, arrange d'une main le col de son uniforme (...) Puis, dans l'obscurité, bien que personne ne le voie, il sourit. »

Il faut imaginer Drogo heureux...

François Riether, 23 décembre 2020

<https://www.rts.ch/archives/tv/divers/3467140-dino-buzzati.html> : interview de Dino Buzzati à la radio Suisse romande

Roman d'atmosphère qui décortique le côté dramatique de la nature humaine.

Également un roman sur l'attente d'un événement qui viendra bousculer le quotidien monotone des tâches répétitives des militaires chargés d'assurer la surveillance d'une frontière aux confins d'un désert.

Ce qui frappe c'est l'irrationalité du contexte dans lequel se passe l'action ainsi que l'irrationalité des réactions des protagonistes et en particulier du soldat Giovanni Drogo dont on suit le cheminement tout au long du livre.

On a un sentiment de malaise dès le début :

- Le fort est situé dans un endroit complètement isolé, il est très grand, on imagine qu'il s'étale sur plusieurs collines jointes par un chemin de ronde sauf un poste de garde qui se trouve en dehors de l'enceinte du fort

- G.D. dès son arrivée ressent cette atmosphère bizarre de « non vie presque » et il veut repartir, mais le discours des chefs est bien rôdé et au moyen de subterfuges on le convainc de rester 4 mois qui se prolongent par la suite...

- On se rend compte très vite de l'inutilité des tâches demandées aux soldats car il n'y a aucune raison qu'un ennemi quelconque vienne attaquer ce bastion.

C'est un roman sur l'absurde :

- Est-ce une critique de la vie militaire en caserne et du travail de sape que la routine opère sur l'esprit et même sur la santé mentale de ces hommes ?

- On ne sent pas de méchanceté de la part des gradés qui sont tous volontaires mais juste une forme de résignation qui se traduit dans le discours répété chaque jour « *un jour ils vont venir du désert nous attaquer* »

- C'est ainsi que le héros y passe finalement toute sa vie, de plus en plus incapable de retourner à la vie en ville tellement au fil des jours il sent que sa vie à lui s'est arrêtée au moment où il est arrivé au fort, enfermé mentalement et physiquement dans une sorte de prison dorée

- Il n'a pas été confronté aux difficultés de la vie en ville, aux responsabilités d'une vie familiale... il a fui l'inconnu, l'insécurité ; il s'est contenté du confort et de la quiétude qu'apportent une vie bien rythmée et dont chaque jour ressemble exactement au précédent.

Ce que l'on n'attendait plus, jusqu'aux plus hauts gradés de l'armée, finit malgré tout par arriver mais, comble d'ironie et de désespoir, notre héros est tombé malade peu de temps avant et ne pourra pas participer à la bataille de sa vie. Mais l'attente a été tellement forte, elle a forgé sa vie, qu'il gardera jusqu'à son dernier souffle cette curiosité toujours remise au lendemain, il va même jusqu'à ajuster sa cravate et installer un sourire sur son visage au moment de mourir comme pour signifier sa présence à l'évènement qui se déroule sous ses yeux...

C'est extrêmement désespérant mais envoûtant en même temps. J'ai pensé à *En attendant Godot* de Beckett ; ces deux auteurs parviennent par leur talent d'écrivain à capter notre attention, à maintenir notre curiosité en éveil à partir d'un non évènement ... c'est du grand art !

Michèle Fraytag, 6 janvier

Merci Michèle de l'analyse que tu fais du Désert des Tartares je suis ok avec ce que tu dis, mais cela reste pour moi vraiment désespérant. cependant est-ce que ce ne serait pas une description de la société où nous sommes avec le confinement. l'absurde! cet ennemi que nous ne connaissons pas mais qui procure tellement de réactions inattendues et absurdes ! comme les soldats on peut croire qu'on arrivera à le vaincre, les gestes et mesures se répètent comme dans le Désert des Tartares!

Attina Roffler, 8 janvier

Ce récit a fait écho en moi en plusieurs points et m'a beaucoup plu.

J'ai d'abord retrouvé beaucoup de rapprochements avec "Le palais des rêves", notamment le décor et le sentiment d'infini qu'il donne où les limites ne sont pas nettes. Aussi, il y a l'enfermement volontaire, l'obéissance, la hiérarchie à laquelle Drogo et Mark –Alem se plient, l'absurdité du monde dans lequel ils ont choisi de vivre. Ils sont tous deux happés par une "machine" dans le but semble-t-il d'accéder à une reconnaissance, à "réussir leur vie".

Paradoxalement, (je reviens sur le décor) malgré les éléments solides, ancrés, bien réels (les murs du fort, les montagnes) j'ai eu le sentiment que tout se dérobaient au fur et à mesure de la lecture, que cet environnement, ce lieu de vie, devenait de plus en plus fragile et instable. Tout ce qui est censé rassurer devenait inquiétant, les murs épais, les montagnes énormes et rocailleuses. Plus on regardait le paysage, plus il s'éloignait. Est-ce à cause du point de vue, presque unique (on ne voit qu'une seule face des montagnes) celui du fort, duquel ils surveillent l'attaquant ?

(p222) *"**Tout s'enfuit**, les hommes, les saisons, les nuages ; et il est inutile de s'agripper aux pierres, de se cramponner au sommet d'un quelconque rocher, les doigts se desserrent, les bras retombent inertes, ...**les points de repère lui faisaient défaut...**"*

La répétition des gestes, des sons participe également à cette vision floutée, l'esprit de Drogo devient embué. Il erre, muet. Les échanges, les paroles, les idées, si timides et chuchotées soient-elles, ne sont pas autorisées par les règles de la communauté du fort. (un autre parallèle avec "Le Palais des rêves" où il est interdit de penser et d'imaginer).

(p216) *"Suivant les instructions précises du Commandement Supérieur, j'invite les sous-officiers, les gradés, hommes de troupe à n'accorder aucun crédit à des bruits dénués de tout fondement concernant des menaces présumées... Ces bruits... sont susceptibles de provoquer chez les hommes une nervosité inutile, **nuisible à la bonne marche du service.**"*

Ici l'individu ne peut donc exister qu'à travers le groupe et les lois qui le régissent. Il semblerait que l'homme ne puisse pas vivre isolé, il doit faire partie d'une communauté, on le "constate" dans ce roman. Cette communauté plus ou moins avilissante peut rendre fou et à la fois seul on peut aussi le devenir. Chacun doit donc accepter l'ordre auquel il a volontairement souscrit, sous couvert ou dans l'espoir véritable d'une perspective de réussite sociale (participer à l'improbable bataille tant attendue, rêvée et de fait éventuellement devenir un héros). Le prix est cher mais ça vaut sûrement le coup... On craint l'attaque des Tartares mais aussi les repréailles des supérieurs, il faut marcher droit. La peur est présente partout, pour tout, presque, atmosphère pesante.

Je pense que Dino Buzzati nous parle d'une autre peur, celle de la solitude et de la mort. Je comprends que Drogo transpose inconsciemment sa peur sur l'ennemi, mais il s'agit plutôt de sa peur de vivre, de la peur qui peut nous pétrifier devant des choix que l'on doit faire seuls pour ne pas se tromper de "route" et prendre les bonnes décisions et de fait, celle de sa propre mort. Lui, a fait le choix de ne pas devoir faire ces choix.

Il a longtemps rêvé sa vie, son accomplissement et n'aura souri qu'une fois.

Et aussi les “échos” plus personnels :

*Le confort matériel et la soi-disant sécurité qui peuvent endormir toute une vie.

(comparaison pendant la lecture avec ma propre vie, disons que j’y veille mais peut mieux faire !!)

*Comment ne pas perdre son temps ? Est-ce que rêver, imaginer est du temps perdu ? (je pense que non)

*Je ne vais pas assez souvent me promener dans la montagne voir ces magnifiques paysages !

Edwige Parizot, 8 janvier 2021

L’ouvrage choisi nous interpelle à double titre : il correspond au thème choisi par l’UPA en 2020 « Attends-toi à l’inattendu » et il nous parle d’une expérience que nous sommes tous en train de vivre, celle d’un confinement imposé. « *Le Désert des Tartares* » a été publié vers la fin du printemps 1940, peu avant l’entrée en guerre de l’Italie fasciste (juin 1940). Dino Buzzati (1906-1972) se trouvait alors en Afrique orientale en tant qu’envoyé spécial du « Corriere della sera ». Deux ans après paraît le premier roman de Camus « *L’Étranger* » où se lit une même sensibilité à l’absurdité de la condition humaine. Ce n’est qu’en 1949 que le roman de Buzzati sera traduit en français. Les critiques ont supposé son influence sur « *Le rivage des Syrtes* » (1951), autre grand roman sur l’attente, mais Julien Gracq a toujours démenti.

L’engluement dans l’attente d’un événement salvateur, donnant sens à la vie et accomplissant un rêve juvénile, voire enfantin, entrave bien des voies vers l’imprévisible et l’inattendu. Et cependant l’inattendu surgira... La performance de l’écrivain est de nous tenir en haleine en décrivant cette attente, cet espoir régulièrement démentis par les faits, et de nous faire éprouver la tension palpitante qui anime le protagoniste, au point qu’il transforme un casernement imposé en captivité volontaire.

Le roman oscille entre l’esquisse du portrait psychologique d’un homme aux prises avec une angoisse quasi-permanente, étranger au monde qui l’entoure et une dimension métaphysique, existentielle : l’officier Drogo, n’est-il pas le représentant de la condition humaine confrontée à la fuite du temps et à la perspective de la mort?

L’OUVERTURE : Le roman s’ouvre sur un départ : le lieutenant Giovanni Drogo quitte la maison maternelle pour rejoindre le fort Bastiani, sa première affectation. Mais si pour certains de ses camarades, l’entrée dans la vie adulte est vécue dans l’enthousiasme des commencements, ce n’est pas le cas de G. Drogo. Déjà le dernier coup d’œil à son miroir reflète son inquiétude : il a un sourire forcé. Ce n’est pas seulement la peur de l’inconnu qui l’habite : G. Drogo ne s’aime pas. Or, comme un écho à la scène initiale, le dénouement s’achève par l’image du sourire de Drogo accueillant la mort avec apaisement, peut-être enfin réconcilié avec lui-même. Déjà aussi, malgré son jeune âge, il est hanté par la fuite du temps : « *ses plus belles années, sa première jeunesse étaient probablement terminées* » (4eme paragraphe du ch.1). Autre sentiment qui ne le quittera plus : il se sent étranger, même auprès de son meilleur ami, Francesco qui l’accompagne à cheval jusqu’à la sortie de la ville, puis, au cours du trajet qui le conduit au fort « *étranger à cet univers, à ces montagnes, à cette solitude* ». Bref, le contraire d’un joyeux drille optimiste, un personnage exilé de l’intérieur, dans la tradition de certains héros romantiques.

Pendant tout le roman, les nuances du champ sémantique de l’angoisse accompagnent et définissent l’état d’esprit de notre personnage :

« *nervosité stérile, lassitude, inquiétude, angoisse, solitude...* ». Mais l'angoisse est plus subtilement distillée auprès du lecteur à travers la description des paysages hostiles qu'il traverse avant d'arriver au fort : falaises abruptes, parois rocheuses, enfoncement progressif dans des gorges, où font irruption des « *livides bouffées de nuit* ». Au lieu d'une expansion, d'une élévation vers une vie plus conquérante, s'impose un rétrécissement, un resserrement qui donne une impression de claustrophobie. Il s'agit avant tout d'un paysage intérieur. Les adeptes de la psychocritique auront fait le lien avec les difficultés de l'enfant à sortir du ventre maternel. C'est à partir de ce désert de pierres, de cet espace onirique que Buzzati, maître du fantastique moderne, installe cette « inquiétante étrangeté », cette irruption du mystère qui naît au sein du quotidien : le fort existe-t-il vraiment ? L'époque et les lieux indéterminés revêtent alors une dimension symbolique. Contrairement aux récits médiévaux où les chevaliers rencontraient sur leur route des guides, des adjuvants, Drogo ne rencontre que des personnages incertains, ignorant l'existence du fort, qui le déstabilisent. Comme le déstabilise la rencontre sur le chemin avec le capitaine Ortiz qui pourtant appartient à la réalité du monde militaire et confirme que le fort n'est pas un fantôme. Mais Ortiz prend un malin plaisir à détruire les idéaux de grandeur et de gloire de Drogo en présentant le fort Bastiani dans sa triviale réalité : caserne de deuxième catégorie, située près d'une frontière « morte », donc totalement inutile. Cependant, dans cet univers qui s'annonce déprimant, Ortiz introduit une lueur : le mythe des Tartares, ces terribles guerriers symbolisant l'ennemi par excellence, qui se situeraient dans le royaume du Nord, au-delà d'un désert de pierres.

Certes, c'est une légende, on n'a jamais vu ces guerriers, mais comme dit Ortiz, on ne sait jamais... Il n'en faut pas plus pour que s'éveille l'imagination romanesque de Giovanni et que, peu à peu s'exerce sur lui un envoûtement, une « fascination », un « enchantement » qui loin de le dynamiser, le « pétrifie », le plonge dans la torpeur et le rive définitivement- et pour son malheur- à ce fort. J'ai pensé à Merlin, victime des sortilèges de la fée Viviane et acceptant par amour d'être enfermé dans une prison d'air. Roland Barthes établit d'ailleurs un rapport entre la passivité de l'attente amoureuse et l'enchantement- au sens d'envoûtement- (voir plus loin la citation extraite de « *Fragments d'un discours amoureux* »)

L'ATTENTE : Commence alors une attente interminable qui durera 35 ans. Attente de l'événement qui donnera sens à la vie et interrompra la routine implacable de tâches dérisoires et toujours identiques (il y a une grande occurrence des termes « même », « semblable » « répétitif »). C'est cette monotonie répétitive qui donne le sentiment aigu de la fuite du temps et qui étreint Giovanni D., enserrant aussi le lecteur. Car Giovanni Drogo est confronté aux aberrations de la réglementation militaire, à la bêtise des chefs qui épousent ce système bien proche d'un univers kafkaïen : ainsi un soldat sorti pour capturer un cheval qu'il pense être le sien est tué parce qu'il ignore le mot de passe. Moins directement cruel, mais tout aussi absurde, l'interdit de regarder vers le Nord et le désert qui contraint les soldats à des cachotteries enfantines et les prive de leur seule respiration mentale, la possibilité d'inventer un récit, la fonction fabulatrice. Divertissement pascalien ? Pascal était l'auteur français préféré de Buzzati. Pourquoi avoir choisi le milieu militaire ? Voici la réponse de Buzzati : « *je pensais que dans un milieu militaire, mon histoire aurait pu aller jusqu'à acquérir la force d'une allégorie concernant tous les hommes* ». On peut alors penser à ce concept central chez Camus : l'absurde, ce divorce entre les aspirations de l'homme et la non-réponse du monde qui serait chez Buzzati incarné par le formalisme militaire.

Camus en donne une définition dans *Le Mythe de Sisyphe* : « *Ce monde en lui-même n'est pas raisonnable [...] Mais ce qui est absurde, c'est la confrontation de cet irrationnel et (du) désir éperdu de clarté dont l'appel résonne au plus profond de l'homme* ».

Cependant, Drogo n'est pas uniquement victime de cet univers irrationnel. Il y participe, il en est le complice. Ces désirs de gloire cohabitent en lui avec « *la torpeur des habitudes, l'amour domestique pour les murs quotidiens* », faisant de lui un individu aussi commun que la plupart des humains. On peut admirer la force du chapitre X, dont les paragraphes sont construits sur l'anaphore « *Habitude* » « *Habitude, la table confortable...Habitude, les craquements de la porte...* ». En même temps, ne pouvant être héroïque sans ennemis à combattre, il lui arrive de prendre, lorsqu'il est de garde, la posture du héros « *Il avait le sentiment d'être, cette nuit-là, d'une fière et martiale beauté, ...son splendide manteau agité par le vent.* » Mise en scène du héros romantique qui se rêve plutôt qu'il n'agit (style Hernani) ou allusion subliminale aux fanfaronnades du Duce qui dirigeait alors l'Italie ?

Et même si, à plusieurs reprises, Giovanni revendique une autre affectation, il n'a pas la force de s'imposer, ayant peur de déplaire à sa hiérarchie et surtout il découvre lors d'une longue permission (ch.18 à 20) que les désirs d'une vie « normale », amoureuse ou familiale l'ont quitté et qu'il est encore plus étranger à sa ville natale qu'au fort Bastiani. Aussi les occasions ratées de demander sa mutation, son incapacité à saisir le « kairós », le moment propice, semblent correspondre à la faiblesse de son désir de changement.

L'auteur a introduit une distance entre le protagoniste et le narrateur, ce qui nous préserve d'une identification complète au destin de Drogo. En focalisation externe, le narrateur présente faits et gestes des personnages comme une caméra « *Regardez Giovanni Drogo et son cheval : comme ils sont petits au flanc des montagnes...* » ; en focalisation interne, il devient l'autre voix intérieure de Drogo que celui-ci s'obstine à ne pas entendre : « *Alors, petit cheval, galope avant qu'il ne soit trop tard...Et alors, adieu fort Bastiani, s'attarder encore serait dangereux...* »

Lors de cette attente d'un ennemi réel ou imaginaire, arrive toujours le moment de l'alerte : chaque tache qui bouge aperçue au loin met le fort en émoi : s'agit-il de la brume, des roseaux ou d'une personne ? Ainsi un mystérieux cheval semble annoncer une troupe en embuscade. L'engluement dans les habitudes est tel qu'il érode le désir de la geste héroïque, provoquant plus de lâcheté que d'exaltation « *Voici les embêtements qui commencent* » pense Drogo. L'inattendu dérange leur torpeur. Car si l'événement attendu est identifié (l'arrivée des ennemis), le moment et la forme de l'attaque restent inconnus, donc inattendus. Mais il y a une autre raison que la lâcheté pour ne pas répondre à la joie de l'événement : c'est ce sentiment qui immobilise le vieux colonel Filimore, lorsqu'il apprend que des étrangers se rapprochent en file indienne du fort. Préfigurant le destin de Drogo, il est victime d'une attente trop longue qui fait de l'arrivée de l'ennemi un événement plus angoissant qu'envisageable. « *Trop de fois, il s'était trompé, à présent, il en avait assez.* » Mais lorsque la réalité rattrape ces officiers, révélant qu'en fait de Tartares, il ne s'agit que de braves militaires se livrant à une opération de cadastre, ils retournent à leur torpeur originelle et à leur médiocrité.

Cette attente cantonnée à une forteresse prend une coloration particulière. Le verbe « attendre » dans ce roman est surtout conjugué à la voix active qui paradoxalement implique une passivité. Mais la forme pronominale contenue dans la maxime d'Edgar

Morin (s'attendre à : prévoir, espérer ou craindre) est tout aussi envisageable. Pour Drogo, attente et espoir ne font qu'un.

Il faut noter que l'attente n'est pas toujours riviée à la passivité : les artistes surréalistes déambulant dans les espaces urbains ont expérimenté une attente joyeuse, conquérante, en guettant tous les signes les mettant sur la route d'un objet inattendu ou d'une rencontre fulgurante. L'attente des Tartares qui canalise toute l'affectivité de Giovanni ressemble davantage à celle de l'amoureux transi évoqué par Barthes dans *Fragments d'un discours amoureux* : « *L'attente est un enchantement : j'ai reçu l'ordre de ne pas bouger. (...) Je m'affole de penser qu'à telle heure proche il faudra que je sorte, risquant ainsi de manquer l'appel bienfaisant, le retour de la Mère (...) L'être que j'attends n'est pas réel. Tel le sein de la mère pour le nourrisson, « je le crée et je le recrée sans cesse à partir de ma capacité d'aimer, à partir du besoin que j'ai de lui » (Winnicott) : l'autre vient là où je l'attends, là où je l'ai déjà créé. Et, s'il ne vient pas, je l'hallucine : l'attente est un délire.* » À travers la citation de Winnicott, la création répétée du fantasme (l'attente du sein maternel est une hypothèse) peut nous éclairer sur l'enserrement hypnotique du protagoniste du « *Désert des Tartares* ».

Certes, il y a une nuit d'un 7 juillet (une date-repère dans la fuite inexorable du temps) une amorce de concrétisation du fantasme : Giovanni aperçoit des lumières tremblotantes qui se déplacent, il éprouve la joie de l'enfant qui doit dissimuler son secret aux adultes (ses supérieurs hiérarchiques qui l'ont privé d'une longue-vue non réglementaire, jugeant ces guets nocturnes comme des enfantillages). Mais il faudra attendre encore 30 ans pour qu'une véritable armée ennemie se présente aux portes du fort. Alors Drogo, vieilli et malade ne peut livrer bataille et s'évanouit :

Les « Tartares » arrivent, mais pas pour lui. La guerre sera faite par de jeunes militaires qui, eux, sont dans l'action et pas dans le fantasme.

L'INATTENDU : Le véritable inattendu qui va surprendre Drogo, c'est la mort. « *À ce moment précis, surgit, claire et terrible, venue de lointains replis, une nouvelle pensée, celle de la mort* ». Comme si cette attente en forme de jeu, de pari, de dérivatif au sens pascalien du terme n'avait été qu'un garde-fou pour masquer l'idée de la mort prochaine. Or, si il y a un événement prévisible inscrit dans la condition humaine, c'est bien la mort. Mais quand, où et dans quelles conditions, voilà l'inconnu, l'inattendu. Pour Drogo, banni du fort « *comme un lépreux* » par son ancien camarade Simeoni, devenu commandant et passé du côté des réalistes-cyniques, ce sera une banale chambre d'auberge, au milieu d'inconnus. Surgit alors en lui tout le vocabulaire guerrier qui donnait sens à sa vie « combattre », « ennemi », « *la bataille décisive qui pouvait racheter sa vie entière* ». Surgit aussi en lui ce qui lui a fait défaut durant ces longues années, la force, le calme, une « *joie inexprimable* », « *les antiques terreurs tombèrent* ». Et lui qui était sourd à la voix intérieure qui lui conseillait de quitter le fort -exprimée par celle du narrateur-, l'entend enfin, pouvant nouer un dialogue apaisé et reconnaissant avec lui-même : « *Courage, Drogo, c'est là ta dernière carte...et qu'au moins ton existence fourvoyée finisse bien...* », « *Drogo, cesse de te tourmenter, maintenant, le plus dur a été fait* ».

Un basculement s'opère. La mort n'est plus alors cet « *être tout-puissant et méchant* », qui peut prendre le visage redoutable des Tartares, mais « *une chose simple et conforme à la nature* ». Aussi, quand elle fait son entrée dans la chambre, elle est le pronom personnel féminin avec une majuscule « *Elle* », comme si elle se substituait à la féminité que Drogo n'a pas voulu ou pas pu intégrer à sa vie. Aussi, il ne la combat pas en soldat, il l'accueille : « *Puis, dans l'obscurité, bien que personne ne le voie, il sourit.* »

Le finale magistral du « Désert » m'a évoqué les derniers instants de Meursault, condamné à mort par la justice dans « *L'Étranger* » de Camus.. En colère contre un prêtre, comme Drogo l'avait été contre son ancien camarade Simeoni, Meursault parvient ensuite à une réconciliation avec le monde. « *La merveilleuse paix de cet été endormi entrain en moi comme une marée. A ce moment, et à la limite de la nuit, des sirènes ont hurlé. Elles annonçaient des départs pour un monde qui maintenant m'était à jamais indifférent (...) Comme si cette grande colère m'avait purgé du mal, vidé d'espoir, devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde. De l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux, et que je l'étais encore (...)* »

Autre personnage de Buzzati qui n'atteint que bien tardivement la paix de l'âme : Stefano, le héros du conte « *Le K* » : persuadé par son père que le monstre marin auquel les navigateurs donnent le nom de K a choisi son fils pour victime et le poursuivra afin de le dévorer, Stefano gâche sa vie à se tourmenter ; ce n'est que très vieux et sans force qu'il rencontre son ennemi : là se situe l'inattendu, le K renverse le système de valeurs et l'erreur fatale sur lesquels était construite la vie de Stefano : le K ne le pourchassait pas pour le dévorer mais pour lui offrir la « *Perle de la Mer qui donne à celui qui la possède fortune, puissance, amour et paix de l'âme* ».

Dans « *Le Désert des Tartares* », Buzzati a-t-il voulu dénoncer la logique belliqueuse et le mythe rédempteur de la guerre, chers à Mussolini, pour nous montrer que le véritable combat est d'ordre existentiel ? A-t-il voulu manifester l'impossibilité en 1940 de construire un véritable récit initiatique où l'enfermement ne serait que le prélude à un recommencement ?

Je lis « *Le Désert des Tartares* » comme une moderne quête du Graal, sous le signe de l'absurde, d'un monde sans dieu. Je vois Giovanni Drogo comme un anti-héros qui, cherchant la plénitude de l'accomplissement ne fait que poursuivre un fantasme enfantin. Malgré les appels pressants de l'autre voix narrative qui tend à lui faire comprendre que le confinement et l'attente n'ont de sens dans une vie que lorsqu'ils sont temporaires, porteurs d'un monde nouveau et d'un être plus libre et que le véritable Graal serait une autre façon d'envisager la vie et la mort.

Anouk Bartolini, 13 janvier

L'attente de l'attendu mais quand pour finalement être inattendu quand le fort a été en grande partie désarmé. Il me semble que les tartares pourraient s'appeler CoVID19 ; à force de parler d'un ennemi qui doit venir sans savoir quand et avoir fait l'expérience de plusieurs fausses alertes (SRAS, MERS, H1N1, Ebola sans parler de Dengue ou autre Chikungunya) et menaces lointaines jamais concrétisées, son arrivée est finalement inattendue et ceux qui s'étaient préparés à faire face sont depuis longtemps partis.

Bien sûr cette métaphore n'était peut être pas dans l'esprit de Buzzati, mais elle me vient à l'esprit dans la situation que nous vivons maintenant.

Claude Soutif, 17 janvier

J'ai lu avec intérêt ce récit, d'abord rebutée par le contexte militaire : absurdité du règlement, morts inutiles, mesquineries, absence de toute ouverture sur un autre univers ; puis intriguée de voir Drogo, revenu dans sa ville natale après les 4 premières années au fort, laisser passer toute

possibilité de changement : il retrouve le confort de la maison familiale, la séduction d'une amie, sans réel plaisir, impatient de retrouver la vie du fort. En effet, s'il pense d'abord qu'une vie brillante l'attend après des années d'ennui, il semble ensuite faire corps avec un milieu où il est bien : l'écoulement du temps souligné par le récit suggère un étrange attrait pour ce fort inutile où il mène une existence vide, où les habitudes prennent le goût du confort...

Au fil du récit, le nom du fameux désert paraît ironique, tant tout ce qui vient du Nord s'avère insignifiant ...

On voit cependant sourdre la vie dans ce morne contexte : ainsi pour commenter les craquements nocturnes : « *C'est l'époque où un regret tenace de la vie ressuscite chez les vieilles planches. Il y a très longtemps, aux jours heureux, elles connaissaient alors un afflux juvénile de chaleur et de force, des bouquets de bourgeons sortaient des branches. Puis la plante avait été abattue. Et maintenant que c'est de nouveau le printemps, un frisson de vie, infiniment léger, s'éveille encore dans chacun de ses fragments. Jadis feuilles et fleurs ; maintenant plus qu'un vague souvenir, ce qu'il faut pour faire craquer, et puis c'est fini jusqu'à l'année prochaine.* » (XVII)

Il nous est difficile de partager les attentes de Drogo : le rêve de voir enfin arriver la guerre est bien loin de nous. Difficile aussi de situer ce personnage et ses ambitions dans la perspective de notre thème à l'U.P.A. puisqu'il attend une expérience précise, et sans panache, accepte de mauvais gré ce qui lui est imposé par les circonstances : envoyé dans le fort Bastiani sans l'avoir choisi, puis contraint d'y rester parce que, mal informé, contrairement à ses compagnons, il n'a pas fait en temps voulu la demande nécessaire à sa mutation ; enfin, malade, chassé du fort au moment où il devient intéressant d'y être...

Mais la bataille espérée trouve dans le dernier chapitre une forme inattendue à laquelle il fait face avec bravoure : « *G. Drogo sentit alors naître en soi un espoir extrême. Lui, seul au monde et malade [...] osait imaginer que tout n'était pas fini ; parce que peut-être était vraiment arrivée sa grande chance, la bataille définitive qui pouvait racheter sa vie entière. [...] Courage, Drogo, c'est là ta dernière carte, va en soldat à la rencontre de la mort et que, au moins, ton existence fourvoyée finisse bien. [...] L'attente inquiète sur les glacis du fort, l'aride exploration de la plaine désolée du Nord, les soucis au sujet de la carrière, les longues années d'expectative ne furent plus qu'une pauvre chose. Il était bien plus ambitieux de finir bravement dans les conditions où se trouvait Drogo, dévoré par la maladie, exilé parmi les hommes.* »

Avec ces termes positifs qualifiant la perspective de la mort, le récit se termine sur son exaltation lucide.

Régine Crégut, 18 janvier
